

Projection Publique, par Jean-Michel Frodon

« Cinéma: critiques, reportages, analyses. »

accueil à propos

Les Invisibles

Il y a une semaine est sorti un film d'une grande beauté, d'une intense nécessité, *Au loin des villages* d'Olivier Zuchuat. Mais qui le sait ? Et pourquoi un tel film passe-t-il quasi-inaperçu ?



« Invisibles », ces films qui existent pourtant, qui sont présentés dans des festivals, qui sortent dans les salles. Des spectateurs les regarderont, les écouteront, en parleront sans doute. Et pourtant...

Pourtant il n'est pas possible aujourd'hui de se satisfaire du fait qu'un film existe, alors même que, grâce aux nouvelles techniques de réalisation, il se fait plus de films que jamais auparavant, permettant des projets où exigence politique ou désir d'expérimentation formelle se manifestent et, souvent, se soutiennent. Pourtant il n'est pas possible non plus de se satisfaire du fait qu'un film « sorte ». Ce n'est pas possible dès lors que tant de ces films disparaissent aussitôt dans le brouillard du manque de visibilité médiatique, de l'absence de traces laissées dans l'attention d'un public significatif: ceux qui auraient naturellement été intéressés par telle ou telle œuvre, et bien sûr si possible d'autres, non pas « cibles naturelles » mais auxquels serait ouverte l'éventualité d'une découverte, d'un déplacement de leurs habitudes.

C'est un paradoxe, et même pour être précis, une aporie, une impasse logique. Oui il faut se réjouir de la possibilité d'existence croissante de films nouveaux, différents. Oui il faut se réjouir de la possibilité qu'un nombre conséquent, même si jamais suffisant, d'entre eux soient diffusés. Et, oui, ces deux facteurs entraînent mécaniquement des effets de brouillage, d'embouteillage, de « cannibalisation » de certains films par d'autres en terme d'espace dans les salles comme dans les médias, de capacité de relais des organes qui contribuent à la rencontre entre films et spectateurs. Ce n'est pas une raison pour se plier à cette loi du nombre, du rapport de force et de la ligne de plus grande pente. Au contraire. Il n'y a pas de solution d'ensemble à cette impasse, il n'y a que des pratiques locales, ponctuelles, partielles. Parler d'un film de plus. Remettre en cause les ordres préséances dans les journaux. Conquérir un micro-espace sur une chaîne de télévision. Accompagner un film, en salle, en le défendant sur Internet, en rendant possible sa présence en festival, en DVD, sur une plate-forme VOD. Travailler, se bagarrer. Comme toujours.



Qui fait quoi ?

Pour certains films parmi les plus dignes d'intérêt, cet effet d'embouteillage général est aggravé par un autre phénomène, lui aussi très français : le nombre considérable de documentaires distribués sur les grands écrans. Trois raisons très hétérogènes à cela. D'abord – et c'est un aspect particulièrement réjouissant – l'existence de grands documentaristes, dont certains films ont obtenu un considérable succès public : Raymond Depardon et Nicolas Philibert* au premier chef. Il y a également des cas de succès moins respectables, comme le très douteux *Cauchemar de Darwin*, et de grands travaux documentaires qui –, mais d'autres aussi, même en ne parlant ici, pour simplifier, que des Français, bien que loin d'obtenir pareille réussite ont évidemment toute leur place au cinéma, comme les œuvres d'Henri-François Imbert, de Mariana Otero, de Denis Gheerbrant, de Claire Simon, d'Olivier Zabat, ou bien sûr du récent et magnifique *La Danse* de Frederick Wiseman. En deuxième lieu, cette inflation de documentaires dans les salles est un effet secondaire du désintérêt des chaînes de télévision pour le genre. Beaucoup de réalisations sortent au cinéma faute d'avoir trouvé place dans l'espace qui leur revenait naturellement, sur les chaînes de télévision. Pour le dire clairement : ce ne sont pas des films, mais des documents pour la télé, très légitimes dans ce cadre-ci, pas dans celui-là. Le problème étant ici que le cadre de financement « cinéma » (y compris avec de l'argent que les télévisions sont obligées de verser) est plus ouvert et accueillant que celui des grilles des chaînes. Troisième raison : une large remise en cause des modes d'organisation dominants de la société, et le recours fréquent à la caméra pour en démontrer et contester les mécanismes. Une part significative de ces documentaires, sinon la majorité, sont de nature protestataire, ils trouvent de surcroît des relais dans un grand nombre de réseaux associatifs, auxquels sont liés nombre de salles, par exemple les Utopia. Il n'y a pas lieu de porter un jugement de valeur général sur ce phénomène – il n'est certes pas plus illégitime de recourir à la réalisation pour analyser les mécanismes sociaux et les critiquer que pour produire du divertissement, ou simplement pour gagner le plus d'argent possible, les deux principales motivations de ceux qui fabriquent des films aujourd'hui. Il s'agit simplement de prendre acte que beaucoup des réalisations qui en résultent n'ont guère d'intérêt sur le plan cinématographique. On a vu ainsi récemment les pamphlets écologistes d'Arthur Bertrand et Nicolat Hulot, cette seule semaine du 18 novembre sortent *Pluie du diable*, contre les armes à sous-munitions et leurs ravages durant des décennies, *Lettre à Anna* consacré au combat d'Anna Politovskaïa et à son assassinat dans la Russie de notre ami Poutine et *Rien à perdre*, portraits d'exclus et de

marginiaux de notre société. Et sont notamment attendus avant la fin de l'année *La Domination masculine, La Fin de la pauvreté ? , R.A.S. nucléaire...* et bien sûr le nouveau Michael Moore. On ne porte ici aucun jugement sur chaque film en particulier (pas tous vus d'ailleurs), mais il est évident que leur accumulation sous l'effet des trois causes énoncées ci-dessous brouille les cartes parmi les documentaires, et plus généralement pour l'ensemble des films. Puisque, faut-il le rappeler, ceux qu'on appelle « documentaires » sont des films à part entière**.



Dieu est un grand voyageur

L'occasion de ces considérations générales est la sortie en salle le 11 novembre d'un film magnifique. Une semaine déjà... Comme l'écrit hélas à raison le producteur d'un autre des documentaires dont on parle ici « *la vie d'un film dépend des entrées de la première semaine et plus particulièrement du premier jour* » (Laurent Truchot, émérite producteur de *La Pluie du diable*. Raison de plus pour ne pas cesser d'en parler une semaine plus tard. Le film dont je parle aujourd'hui s'appelle *Au loin des villages*, il a été réalisé par le cinéaste suisse Olivier Zuchuat, au Tchad, à la frontière avec le Soudan.

Là, dans un camp à peine aménagé, se sont réfugiés des victimes des massacres perpétrés au Tchad par les Janjaweed, ces milices arabes armées par le régime de Khartoum pour faire régner la terreur au Darfour, et auxquelles se sont alliées certaines ethnies tchadiennes. Il y a quinze jours sortait un autre film, une fiction cette fois, consacrée au génocide rwandais. Il s'appelait *Le jour où Dieu est parti en voyage*. En regardant *Au loin des villages*, on songe que Dieu est décidément un grand voyageur, et qu'Il ne cesse de s'absenter là où tant de gens comptent sur lui... En Afrique, il a l'air d'être carrément aux abonnés absents.

Le film de Zuchuat évoque ce qui est train de se passer, en ce moment même, des deux côtés de la frontière entre Soudan et Tchad. C'est précis et simple, c'est terriblement clair. Il montre des hommes, des femmes, des enfants, des lieux, des paysages. Ces gens-là et ces territoires-là sont aujourd'hui, eux aussi, invisibles. On dira qu'il y a abus à utiliser le même mot pour désigner le sort de films et celui de victimes de terrifiants massacres ? J'en revendique au contraire le rapprochement. Il faut des moyens pour voir, par exemple pour voir cette réalité inadmissible et occultée. Les films, les véritables films – ceux où les qualités propre de l'art du cinéma participent du travail de perception sensible du monde – sont parmi les meilleurs moyens, sinon le meilleur d'entre tous, pour rendre visible ce que l'intérêt de certains et l'indifférence de presque tous laisse dans l'obscurité. *Au loin des villages* le prouve: les Dajo du camp de Gouroukoum sont « invisibles », comme tant d'autres, jusqu'au jour où avec exigence et une infinie sensibilité un cinéaste, Olivier Zuchuat, entreprend de les regarder.



Veiller au grain.

En plans presque tous regardant frontalement ceux qui survivent dans ce camp, ceux qui racontent, ceux qui expliquent – uniquement des réfugiés, sans un mot de commentaire, par la présence physique et par la voix, c'est une réalité qui prend corps. Admirable travail du cinéma lorsqu'il sait construire sa véritable place, puissance sans égale dont on sait aujourd'hui que *Shoah* de Claude Lanzmann fut il y a près de 30 ans l'acte décisif, exemplaire sinon fondateur. Du cinéma (pas de la télé, pas de l'audiovisuel), un art du cadre et de la durée, une présence au « grain » – le grain de la peau de chacun, le grain de la voix, le grain de sable différent de tous les autres, le grain de riz ou de millet qui sauve (et le sac de grains des ONG, nourricier et humiliant à la fois).

Dans la courbure du dos des femmes nettoyant devant les cases, dans la voix de l'enfant qui raconte la terreur avec des dessins, dans la posture de l'homme dont les yeux ont été arrachés au couteau, il vibre infiniment plus que ce qu'un journal ou un reportage télé exprimera jamais. Il faut bien sûr que les journalistes fassent leur travail, qui est autre, et utile. Mais il faudrait qu'un film si puissant et nécessaire, si précis et digne, puisse lui aussi atteindre les aires de cette attention flottante, volatile, qui est la nôtre à présent. Parce que ce qui se passe au Darfour est une atrocité intolérable. Parce que cela participe de notre rapport au monde dans lequel nous vivons, ou, pour être plus rigoureux, de l'aggravation sans fin de notre perte de relation avec lui. Et que ce danger là ne pèse pas sur les malheureux habitants des régions harassées de famines, de trafics et de violence mais bien sur nous, ici et maintenant.

JMF

* Le Centre Pompidou présente actuellement l'intégrale de Philibert, il faut y courir...

http://www.bpi.fr/fr/la_saison_culturelle/cinema/nicolas_philibert_le_regard_d_un_cineaste.html

** Au Centre Pompidou encore, et pour une réflexion sur les limites et paradoxes de l'usage du mot « documentaire », voir la programmation conçue par Bernard Eisenschitz « Ceci n'est pas... un documentaire : fragments pour une histoire fictive »

http://www.bpi.fr/fr/la_saison_culturelle/cinema/regards_critiques_4.html

[lire le billet](#)

19/11/2009, 8:55 PM GMT

commentaire(s): [0](#)

[Au loin des villages](#) - [Darfour](#) - [documentaire](#) - [Zuchuat](#)